

Économie et morale

Si les économistes préfèrent ne pas porter de jugements de valeur, de nombreuses voix s'élèvent pour critiquer la relation entre économie et vertu

Timothy Taylor

LES ÉCONOMISTES préfèrent éluder les questions morales. Ils se plaisent à dire qu'ils étudient les arbitrages, les incitations et les interactions, et qu'ils laissent les jugements de valeur au processus politique et à la société.

Les jugements moraux, en revanche, ne souhaitent pas éluder l'économie. Les critiques relatives au lien entre économie et vertu morale se répartissent en trois grandes interrogations : Dans quelle mesure la vie économique ordinaire laisse-t-elle une place à la vertu ? L'analyse économique outrepassé-t-elle ses limites en s'intéressant à des comportements qui devraient être à l'abri de l'économie ? L'étude de l'économie décourage-t-elle en soi les comportements moraux ?

Une place à la vertu

Après une dure journée de travail, ou quand les factures arrivent à échéance, nous sommes nombreux à ressentir ce que Henry David Thoreau a exprimé en 1854 dans les termes suivants : «La plupart des hommes mènent une vie de désespoir tranquille».

À vrai dire, depuis Aristote, les philosophes établissent une distinction entre la vie économique et une vie vertueuse ou bien vécue.

Aristote lui-même a ainsi écrit dans *L'Éthique à Nicomaque* : «Quant à la vie d'un homme d'affaires, c'est une vie de contrainte, et la richesse n'est évidemment pas le bien que nous cherchons : c'est seulement une chose utile, un moyen en vue d'une autre chose.»

Ces philosophes observent que l'on travaille souvent seulement pour gagner l'argent nécessaire aux biens essentiels (nourriture, logement, vêtements). Ils relèvent, à l'inverse, diverses activités humaines librement choisies qui sont mieux adaptées à un comportement vertueux : l'amour et l'amitié, l'art et la musique, la bravoure en temps de guerre, la participation à la vie de la collectivité, les soins aux malades, etc.

Les contraintes et les nécessités de la vie active présentent toutefois d'autres aspects. Ralph Waldo Emerson, un philosophe transcendantaliste ami de Thoreau,





«La plupart des hommes mènent une vie de désespoir tranquille.»

Henry David Thoreau

déclarait en 1844 : «Que tu sois agriculteur ou écrivain, pourvu que ton travail soit honnête, et accompli à ta propre satisfaction, il sera gratifiant pour les sens comme pour l'esprit : peu importe le nombre d'échecs, la victoire est tienne. Une chose bien faite est sa propre récompense». Faites bien votre travail, qu'il s'agisse de servir de la restauration rapide à des clients affamés, de conduire un taxi, de nettoyer une chambre d'hôtel, de couler du béton pour construire des routes, d'organiser une mini-conférence hors site pour le bureau, ou toute autre chose. Le travail est certes rémunéré, mais, suivant cette optique, un travail honnête bien fait offre des satisfactions qui vont au-delà de l'argent.

De fait, une autre tradition philosophique relative à la relation entre la vie économique et la vertu morale, qui trouve son origine dans les travaux de John Locke et s'oppose explicitement à la tradition aristotélicienne, voit dans le travail et l'activité économique non pas la corvée sinistre et amoralisée de l'esclavage salarié et de l'argent, mais un moyen pour les humains d'établir un lien avec le monde qui les entoure et de se construire.

Pour Andrzej Rapaczynski (2013), le travail ne produit pas simplement des biens ou des produits, mais des êtres humains autonomes qui mènent désormais des vies qu'ils conçoivent et déterminent eux-mêmes. Ainsi, le travail, qui est le fondement de la vie économique, loin d'asservir ceux qui s'y livrent, est l'expression première de la créativité humaine, le produit véritable d'une nouvelle réalité gouvernée par l'intellect et l'imagination de l'homme, dans laquelle nous pouvons nous reconnaître et

Faites bien votre travail, qu'il s'agisse de servir de la restauration rapide à des clients affamés, de conduire un taxi, de nettoyer une chambre d'hôtel, de couler du béton pour construire des routes, d'organiser une mini-conférence hors site pour le bureau, ou toute autre chose.

nous construire suivant notre propre volonté. Selon les termes de ce professeur de droit et de philosophie, si l'art, la littérature et la musique, étant donné leur caractère particulièrement raffiné, sont plus manifestement perçus comme des produits essentiels de la culture humaine, leur place dans notre vie n'est en principe pas différente de celle des autres objets que nous produisons tant aux fins de consommation que pour définir les conditions fondamentales de notre propre existence.

Dans un même esprit, les économistes-philosophes modernes ont établi une liste des vertus potentiellement inhérentes au comportement marchand. Deirdre McCloskey (2006) évoque

Qui est lugubre?

La «science lugubre» est la critique verbale la plus connue dont la science économique ait été la cible. Mais les économistes qui connaissent l'origine de ce bon mot l'arborent comme une distinction honorifique.

Dans un essai de 1849, l'historien et essayiste Thomas Carlyle estimait que l'économie politique «est terne, désolée et, en vérité, particulièrement abjecte et déprimante. Nous pourrions la qualifier, en guise de distinction, de science lugubre». Or cet essai, intitulé «Discours de circonstance sur la question noire», argue que les travailleurs noirs et pauvres des Antilles souffrent des vices de l'indolence et de l'insolence et que, pour devenir vertueux, l'homme noir oisif aux Antilles devrait être obligé de travailler à ce pour quoi il est fait. Carlyle n'était pas seulement raciste. Il estimait que les pauvres du monde entier et de toutes races, «les plus blancs et les plus noirs» devraient connaître «le droit divin d'être obligés (si

«autorisés» n'a rien donné) de faire le travail pour lequel ils ont été désignés».

En bref, Carlyle qualifiait l'économie de science lugubre parce qu'elle était fondée sur des idées telles que «le droit des hommes à disposer d'eux-mêmes» et «le droit de vote», autrement dit la liberté personnelle et la démocratie.

L'économiste et philosophe politique John Stuart Mill publia en 1850 une critique virulente de l'essai de Carlyle. Il y faisait remarquer que les riches oppriment souvent les pauvres et que, lorsque les actes et les comportements des pauvres paraissent non coopératifs ou dysfonctionnels, cela provient des incitations négatives causées par l'oppression plutôt que d'un quelconque défaut de caractère. Mill concluait sur cette réflexion : «Même si nous ne pouvons éradiquer toutes les souffrances et tous les malheurs, nous pouvons, pourvu que nous soyons suffisamment déterminés à le faire, abolir toute tyrannie.» Dans le débat historique proprement dit sur la science lugubre, l'économiste éclairé est manifestement vainqueur.

sept vertus de la vie économique de la classe moyenne : l'amour (bienveillance et amitié), la foi (intégrité), l'espoir (esprit d'entreprise), le courage (endurance et persévérance), la tempérance (modération et humilité), la prudence (savoir-faire et prévoyance) et la justice (équilibre social et honnêteté). De manière similaire, Luigino Bruni et Robert Sugden (2013) estiment que la participation au travail et au commerce est compatible avec certaines vertus : l'initiative personnelle, l'esprit d'entreprise et la vivacité d'esprit, la confiance et la fiabilité, le respect de ce que souhaitent les autres, et la perception des autres comme des partenaires potentiels à une transaction mutuellement profitable.

Plutôt que de nous concentrer sur des abstractions philosophiques concernant le contenu moral du travail, prenons le cas d'une famille prototypique : un couple actif avec enfants, qui entretient des relations amicales avec les collègues et voisins et des contacts avec la famille élargie, qui a ses propres centres d'intérêt et participe à la vie de la collectivité. Affirmer que les individus qui travaillent sont condamnés à vivre sans vertu — à moins qu'ils ne parviennent à consacrer une petite part de leurs loisirs à une activité vertueuse — serait arrogant et élitiste, ou trahirait un détachement extrême des réalités. En revanche, faire valoir que le travail quotidien offre chaque jour aux individus l'occasion de se réinventer par la pratique de la vertu paraît présomptueux et singulièrement irréaliste. Une position intermédiaire pourrait



«Quant à la vie d'un homme d'affaires, c'est une vie de contrainte, et la richesse n'est évidemment pas le bien que nous cherchons : c'est seulement une chose utile, un moyen en vue d'une autre chose.»

Aristote

consister à reconnaître que, si des moments de grâce et des occasions d'exercer la vertu peuvent survenir dans toutes les sphères de la vie, vie économique comprise, leur éventail et leur diversité peuvent varier selon les caractéristiques de la vie économique de chacun.

Dérive de la mission de l'économie

Même si la vie économique n'est pas forcément contraire à l'éthique et à la vertu, la question de savoir si les valeurs de la vie économique risquent de déborder de leur périmètre est source d'inquiétude. Ces valeurs peuvent être utiles lorsqu'il s'agit de cultiver du blé, de fabriquer des téléphones intelligents, d'acheter un réfrigérateur, ou d'épargner pour la retraite. Mais leur application à d'autres contextes peut paraître plus douteuse — tout au moins aux non-économistes qui entendent parler d'une

forme d'«écotourisme» qui facture des sommes considérables à des chasseurs pour tirer sur des éléphants et des lions âgés, sous prétexte d'augmenter les revenus locaux et de décourager le braconnage; d'entreprises qui achètent des permis les autorisant à émettre certains volumes de pollution; ou de médecins et d'économistes qui préconisent le recours à des donneurs de reins et de sang rémunérés plutôt qu'à des volontaires.

La crainte que l'économie n'outrépasse ses limites est dans une certaine mesure fondée. Même les économistes conviennent qu'il serait immoral de vendre un enfant ou de réduire un être humain en esclavage. On ne peut acheter un véritable ami. Et, comme le chantaient les Beatles, «l'amour ne s'achète pas». La plupart des économistes n'agissent pas comme si seule comptait la valeur monétaire : même eux offrent des cadeaux, et non de l'argent, en certaines occasions.

Le philosophe de Harvard Michael Sandel (2013) est à l'avant-garde d'un mouvement de pensée qui soulève des questions délicates quant à l'expansion de l'économie à d'autres domaines. Selon lui, monnayer chaque activité humaine érode la valeur éthique et civique de certains biens qui méritent notre intérêt. Le sexe doit-il être mis en vente? Qu'en est-il des mères porteuses, ou des grossesses rémunérées? Les armées mercenaires posent-elles problème et, dans l'affirmative, quel budget faut-il allouer au service militaire? Les universités doivent-elles vendre quelques places en première année pour mobiliser des fonds à des fins utiles — une nouvelle bibliothèque ou des bourses destinées à des étudiants doués issus de familles pauvres, par exemple? Les États-Unis doivent-ils vendre des droits d'immigration? Pourquoi ne pas autoriser les citoyens américains à vendre leur nationalité à des étrangers et à échanger leurs situations avec eux? Devons-nous autoriser un marché libre de bébés à adopter? Doit-on autoriser les électeurs à vendre leur vote?

Sandel est un modèle de prudence philosophique. Il préfère poser des questions que prétendre détenir des réponses, et laisse ouverte la possibilité que l'expansion de la monétarisation soit dans certains cas acceptable, même si cela suppose l'érosion de certains objectifs éthiques et civiques. Dans un même esprit d'ouverture, il convient de rappeler que notre notion de ce qui constitue une transaction commerciale indigne a évolué avec le temps. Les exemples ci-après concernent les États-Unis, mais d'autres pays ont sans doute connu des évolutions analogues.

Dans l'Amérique du 19^e siècle, l'achat d'une assurance-vie était jugé moralement inacceptable, car assimilé à un pari contre Dieu, jusqu'à ce que cette pratique en vienne à être considérée, grâce à une campagne promotionnelle auprès des églises, comme un moyen avisé d'exprimer son amour pour la famille. Au début du 20^e siècle, la vente d'alcool y a été considérée moralement inadmissible pendant 14 ans, jusqu'à l'abolition de la Prohibition en 1933. Jusqu'aux années 60, les loteries publiques y étaient jugées immorales; la vente de produits contraceptifs entre États et même leur utilisation étaient illégales dans de nombreux États. Le versement d'un salaire décent à de simples soldats a été considéré éthiquement inacceptable jusqu'à la fin de la conscription et la mise en place d'une armée professionnelle dans les années 70. L'autorisation de services de fertilisation *in vitro* sur le marché de la santé a suscité d'immenses controverses. Jusqu'aux années 80, il était moralement indéfendable d'autoriser les athlètes professionnels à participer à des manifestations d'«amateurs» comme les Jeux olympiques.

Le don de sang rémunéré demeure inacceptable pour bon nombre d'Américains. La rémunération des donneurs de plasma sanguin et de sperme est néanmoins chose courante. Une femme ne peut être payée pour le don d'un rein, mais elle peut percevoir de l'argent pour donner ses ovules ou servir de mère porteuse. Les domaines dans lesquels les mécanismes de prix sont autorisés varient considérablement selon les pays : certains ont ainsi légalisé la prostitution et l'usage récréatif de certains stupéfiants, alors que d'autres interdisent le versement d'intérêts sur les prêts.

Si, comme le pense Sandel, les incitations par les prix érodent la valeur éthique et civique de certains biens dignes d'intérêt, des propositions plus radicales seraient peut-être envisageables : les personnes travaillant dans les domaines de la santé, de l'éducation, de l'assistance sociale, ou les fonctionnaires ne devraient pas être payés, ou peu, pour ne pas entamer la vertu morale de ces professions; les services de recyclage ou d'isolation énergétique devraient être gratuits, dans la mesure où ils doivent être fournis pour leurs vertus environnementales, et non pour une récompense pécuniaire; les dons de bienfaisance devraient être

Faire valoir que le travail quotidien offre chaque jour aux individus l'occasion de se réinventer par la pratique de la vertu paraît présomptueux et singulièrement irréaliste.

désintéressés, car diffuser le nom des donateurs ou réduire leur facture fiscale en émousserait la vertu civique.

Ces propositions visent à susciter le débat, et non à être sérieusement prises en considération. Mais elles montrent bien que les incitations économiques ne doivent pas toujours être jugées incompatibles avec la vertu civique et éthique. Par ailleurs, étant donné l'évolution des mentalités quant à la moralité de certaines transactions économiques, mieux vaut s'abstenir de supposer que les limites actuelles seront celles de demain.

Au demeurant, lorsque la pensée économique s'est élargie à d'autres champs que son domaine traditionnel, les résultats se sont souvent avérés fructueux. Les économistes se sont inspirés, par exemple, des travaux de Gary Becker, lauréat du prix Nobel, et d'autres pour montrer en quoi cette pensée peut expliquer la dynamique de sujets auparavant considérés non économiques comme le mariage, l'éducation des enfants, la criminalité et la discrimination envers certains groupes. L'idée selon laquelle les forces armées doivent attirer des employés au moyen de salaires, de prestations et de possibilités d'avancement plutôt que d'imposer le service militaire est désormais courante. Il en est de même de la notion selon laquelle on peut utilement lutter contre les problèmes écologiques en conférant un prix à la pollution — par la consignation des canettes et bouteilles, la taxation de produits polluants comme l'essence, et l'achat et la vente par les entreprises de permis pour certains polluants, par exemple, qui incitent à réduire la pollution à un moindre coût social.



«Contenir nos affections égoïstes, et donner libre cours à nos affections bienveillantes, forme la perfection de la nature humaine.»

Adam Smith

Il est tentant d'ériger une barrière autour des vertus morales et civiques pour éviter que les valeurs économiques ne les cannibalisent. Or, comme les États-Unis l'ont appris lorsqu'ils ont essayé d'interdire l'alcool au début du 20^e siècle, il n'est pas facile de neutraliser les forces économiques et, souvent, la bonne réglementation du marché offre un moyen plus pragmatique d'équilibrer les valeurs éthiques et civiques que des lois interdisant certains comportements sur la base d'arguments moraux.

Une influence corruptrice

Il est couramment reproché à l'étude de l'économie de «se consacrer exclusivement aux moyens de gagner de l'argent et de devenir riche». Mais c'est là un argument épouvantail qui donne une idée fallacieuse de la science économique. Même les cours d'introduction à l'économie font une large place à la réflexion sur la façon de gérer des arbitrages inévitables dans un monde de pénurie. Ils traitent certes de l'offre, de la demande et des marchés, mais aussi des comportements anticoncurrentiels, de la pollution, de la pauvreté, du chômage, et des avantages et inconvénients de la mondialisation et des échanges. Les lecteurs un peu plus versés en la matière savent que les grands économistes — à commencer par Adam Smith, dans son ouvrage désormais classique de 1776, *La richesse des nations* — sont depuis plus de deux cents ans aux prises avec les questions de l'inégalité, de l'équité, de l'état de droit et du bien-être social.

Une critique élaborée de l'économie fait valoir que, parce que le modèle économique fondamental part du principe suivant lequel les individus recherchent leur propre satisfaction (la «maximisation de l'utilité» selon le terme consacré) et les entreprises des bénéfiques, les étudiants de cette discipline sont plus disposés à adhérer à l'idée selon laquelle l'égoïsme est vertueux. Précisons que les économistes eux-mêmes ne prétendent pas que l'égoïsme est souhaitable. Comme Adam Smith l'a écrit en 1759 dans son premier ouvrage monumental, *Théorie des sentiments moraux*, «[C]ombien semble déplaisant celui dont le cœur endurci et obtus n'est capable de s'apitoyer que de lui-même, totalement insensible au bonheur et au malheur des autres... De là suit que nous apitoyer beaucoup sur les autres et peu sur nous-mêmes, contenir nos affections égoïstes et donner libre cours à nos affections bienveillantes, forme la perfection de la nature humaine; et cela seul peut produire parmi les hommes cette harmonie des sentiments et des passions en quoi consistent leur grâce et leur convenance.»

Les économistes peuvent se sentir injustement visés par ce reproche. Après tout, de nombreuses disciplines universitaires étudient des aspects peu reluisants du comportement humain.

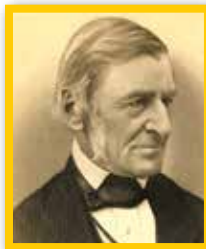
La science politique, l'histoire, la psychologie, la sociologie et la littérature s'intéressent souvent à l'agressivité, l'obsession, l'égoïsme et la cruauté, sans parler de la luxure, la paresse, la cupidité, l'envie, l'orgueil, la colère et la glotonnerie. Or, personne ne semble craindre que les étudiants de ces autres disciplines ne deviennent rapidement des sociopathes. Pourquoi l'économie serait-elle la seule à exercer une influence corruptrice? D'ailleurs, on trouve des économistes professionnels sur tout l'éventail idéologique, de l'extrême gauche à l'extrême droite, ce qui laisse entendre que la formation dispensée en la matière n'est pas une camisole de force doctrinale.

Certains éléments laissent supposer un lien entre l'étude de la science économique et les comportements moins coopératifs ou empathiques, même si, dans l'ensemble, les études qui tentent d'associer un domaine d'étude universitaire à une modification des traits de personnalité n'ont pas été particulièrement rigoureuses. Une étude menée aux États-Unis au début des années 90 a ainsi conclu que les universitaires économistes étaient plus susceptibles de ne faire aucun don aux organismes caritatifs que ceux d'autres disciplines, tout en observant par ailleurs que le don médian des économistes était légèrement supérieur (Frank, Gilovich et Regan, 1993).

Diverses études comparent des étudiants en économie à d'autres. L'une d'elles, portant sur des étudiants de l'université Cornell, s'est penchée sur la façon dont ils réagiraient, et attendraient des autres qu'ils réagissent, s'ils bénéficiaient d'une erreur de facture et se retrouvaient avec 10 ordinateurs alors qu'ils n'en auraient payé que 9. Après un cours de théorie économique des jeux, les étudiants étaient moins enclins à signaler l'erreur et à croire que d'autres la signaleraient (Frank, Gilovich et Regan, 1993). Or, une autre étude a conduit une expérience dans le cadre de laquelle des enveloppes affranchies, adressées et non cachetées contenant 10 dollars et une courte note ont été abandonnées sur le sol avant des cours d'économie et d'autres cours à l'université George Washington. Plus de la moitié des lettres laissées dans les classes d'économie ont été cachetées et expédiées avec l'argent; dans les autres classes, moins d'un tiers ont été réexpédiées (Yezer, Goldfarb et Poppen, 1996).

À l'évidence, de telles comparaisons peuvent simplement signifier que l'économie attire des individus plus propres à réagir de certaines façons, non que l'étude de cette discipline les amène à agir ainsi. De fait, un courant d'études en sciences sociales a confirmé, ces dernières décennies, l'importance des effets de cadrage et d'amorçage : la façon dont un chercheur formule une question ou présente une situation influence fortement la réaction du sujet. Une autre étude a d'abord demandé à des cadres de décoder 30 phrases, dont certaines contenaient des mots relevant du domaine économique — comme *continuer, économie, croissant, notre* — tandis que d'autres comportaient des mots comme *vert, arbre, était, un*, non associés à l'économie. Dans le cadre d'un jeu de rôle, ils ont ensuite écrit des lettres à un employé sur le point d'être muté dans une autre ville ou sanctionné pour ses retards. Les chercheurs ont constaté que les cadres qui avaient décodé les mots économiques y exprimaient moins de compassion, aussi bien parce qu'ils ressentaient moins d'empathie que parce qu'ils jugeaient moins «professionnel» de l'exprimer (Molinsky, Grant et Margolis, 2012).

À mon sens, ce type d'études ne montre pas qu'il faut «se méfier de l'étude de l'économie», mais plutôt «se garder d'être trop influencé par la formulation des questions et par le contexte général de la prise de décision». Avec le temps, j'en suis venu à me méfier



«Une chose bien faite est sa propre récompense.»

Ralph Waldo Emerson

des questions formulées de façon à opposer l'économie à la vertu morale dans un combat où le vainqueur remporte toute la mise.

Pas un économiste ne recommanderait la consultation d'un manuel d'économie comme source pratique de sagesse morale transcendante. Comme la récente crise économique mondiale l'a rappelé à tous ceux dont la mémoire avait besoin d'être rafraîchie, l'économie n'a pas toutes les réponses à tous les problèmes économiques mondiaux. Mais soyons justes : les philosophes moraux n'ont pas toutes les réponses à tous les problèmes spirituels et éthiques.

Dans son célèbre ouvrage paru en 1890, *Principes d'économie politique*, le grand économiste Alfred Marshall a écrit que «l'économie politique ou économique est une étude de l'humanité dans les affaires ordinaires de la vie». Les économistes ne peuvent ignorer l'importance des questions morales dans leur domaine d'étude, et ne doivent pas tenter de le faire. Mais, quand les philosophes moraux étudient des sujets qui ont trait aux affaires ordinaires de la vie, ils ne peuvent non plus faire abstraction de l'économie ou en ignorer l'importance. ■

Timothy Taylor est rédacteur en chef du Journal of Economic Perspectives de la American Economic Association, basée au Macalester College à St. Paul (Minnesota). Il tient un blog à l'adresse suivante : <http://conversableeconomist.blogspot.com>.

Bibliographie :

- Bruni, Luigino, and Robert Sugden, 2013, "Reclaiming Virtue Ethics for Economics," *Journal of Economic Perspectives*, Vol. 27, No. 4, p. 141-64.
- Frank, Robert H., Thomas Gilovich, and Dennis T. Regan, 1993, "Does Studying Economics Inhibit Cooperation?" *Journal of Economic Perspectives* Vol. 7, No. 2, p. 159-71.
- McCloskey, Deirdre, 2006, *The Bourgeois Virtues: Ethics for an Age of Commerce* (Chicago: University of Chicago Press).
- Molinsky, Andrew L., Adam M. Grant, and Joshua D. Margolis, 2012, "The Bedside Manner of Homo Economicus: How and Why Priming an Economic Schema Reduces Compassion," *Organizational Behavior and Human Decision Processes*, Vol. 119, No. 1, p. 27-37.
- Persky, Joseph, 1990, "Retrospectives: A Dismal Romantic," *Journal of Economic Perspectives*, Vol. 4, No. 4, p. 165-72.
- Rapaczynski, Andrzej, 2013, "The Moral Significance of Economic Life," *Capitalism and Society*, Vol. 8, No. 2, Article 1.
- Sandel, Michael J., 2013, "Market Reasoning as Moral Reasoning: Why Economists Should Re-engage with Political Philosophy," *Journal of Economic Perspectives*, Vol. 27, No. 4, p. 121-40.
- Yezer, Anthony M., Robert S. Goldfarb, and Paul J. Poppen, 1996, "Does Studying Economics Discourage Cooperation? Watch What We Do, Not What We Say or How We Play," *Journal of Economic Perspectives*, Vol. 10, No. 1, p. 171-86.